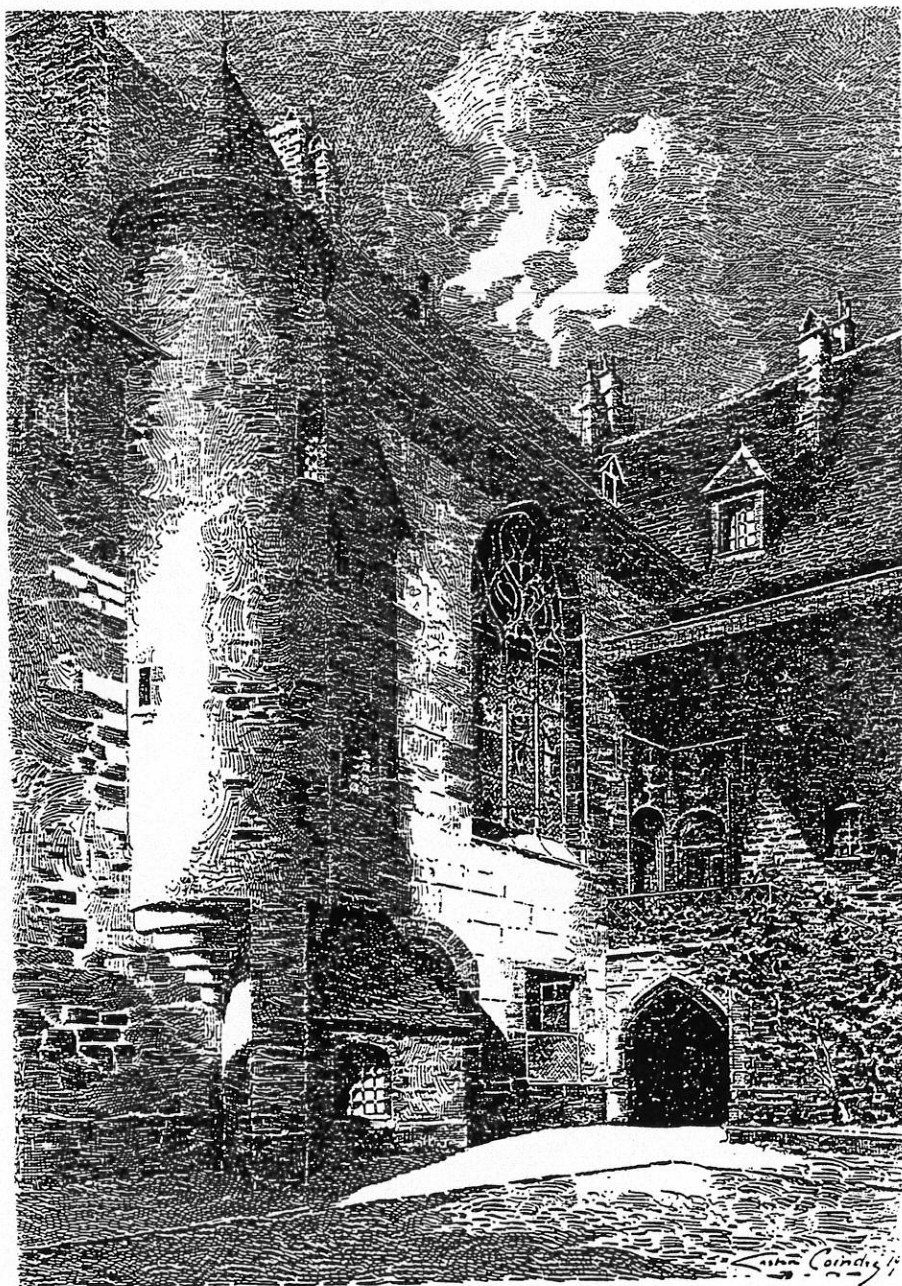


*Amicale  
des Anciens Professeurs et Elèves  
de la Maîtrise*

BULLETIN DE NOEL 1996

Bulletin n° 11



*L'ancien archevêché.*

Dessin tiré de "Mon vieux Besançon" de G.COINDRE

## SOMMAIRE

- Page 1 - *Il y a 50 ans...Ils entraient en 6e.*  
Page 2 - *"A la cathédrale de Reims " Poème de Marcel PUGIN.*  
Page 4 - *" Maîtrisien de 1914 à 1918 " Témoignage de Marc GLORIOD.*  
Page 7 - *"A la rencontre de nos frères palestiniens " par Pierre VITTE.*  
Page 8 - *PELOUSEY, le rendez-vous du souvenir.*  
Page 10- *"Scènes de la vie maîtrisienne " par Daniel MESNIER.*  
Page 11- *" Le Père MOUGIN " par Denise VALZER.*  
Page 18- *Evocation des anciens disparus en 1996.*  
Page 20- *"Lettre aux anciens " par le P. Louis MORTEAU.*

## LES BONNES ADRESSES

- EDMOND SCHEER - 16 Rue des Tulipes - 25000 BESANCON.  
*Tout ce qui concerne la trésorerie (dons, cotisations,etc...)  
Rappel du CCP de l'Amicale : 4256-43 U DIJON.  
Intitulé du CCP : Amicale des Anciens de la Maîtrise.*
- PIERRE SAINT-HILLIER - 10 Bis rue du Breuil -25960 - DELUZ.  
*Tout ce qui concerne bulletins, annuaires, livres "Histoire de la Maîtrise". Remarques, suggestions, annonces, demandes de renseignements, articles pour bulletins.*

## HUMOUR

*La bonne méthode.*

*Trois curés discutent en prenant le café et découvrent que leurs églises sont envahies par les chauves-souris.*

*- Cela m'a rendu tellement fou que j'ai pris mon fusil et tenté de les tuer, dit le premier. Mais je n'ai réussi qu'à faire des trous dans le plafond et les chauves-souris sont indemnes.*

*- Je les ai capturées vivantes, explique le deuxième, et je les ai transportées à 80 km d'ici pour les relâcher. Mais, avant mon retour, elles étaient déjà à l'église.*

*- Moi, il y a bien longtemps que je n'ai plus ce problème, dit le troisième. Je les ai simplement baptisées et confirmées. Depuis, je ne les ai jamais revues.*

**JOYEUX NOEL! BONNE FIN D'ANNEE.**

**MEILLEURS VOEUX POUR 1997**

**Et rendez-vous à nos prochaines RETROUVAILLES.**

**P. SAINT-HILLIER**

*Il y a 50 ans ...*

*ils entraient en classe de 6e*

	<i>Domicile des parents</i>	
BONDY Ernest	Mesmay	AI
BRUNET Maurice	Besançon	AI
DOLE François	Lombard	
GIRARDIN Edouard	L'Isle s/Doubs	
GUILLOT Bernard	Besançon	
HARDY Jean-Pierre	Besançon	AI
JEANNEROT Henri	Passavant	AI
JEANNEROT Lucien	Passavant	
JEANNIN Jules	Saint-Gorgon	
LESCHENE Pierre	Chenecey	AI
MERCIER Gabriel	Vanclans	AI
PETITJEAN Pierre	Saône	
PICON Marcel	La Vèze	AI
ROUSSELET Charles	Goux-les-Usiers	
TRAVERS Michel	Rougegoutte	

- 15 anciens de la Maîtrise...

- Parmi ces 15 anciens, il en est 7 dont les adresses nous sont inconnues ( AI ). Restent : 8

- Parmi les 8 anciens dont l'adresse nous est connue, 7 n'ont jamais donné signe de vie ni répondu à une invitation. Reste : 1

- Un seul ancien parmi les 15 entrés en 6e en 1946 est un fidèle adhérent.

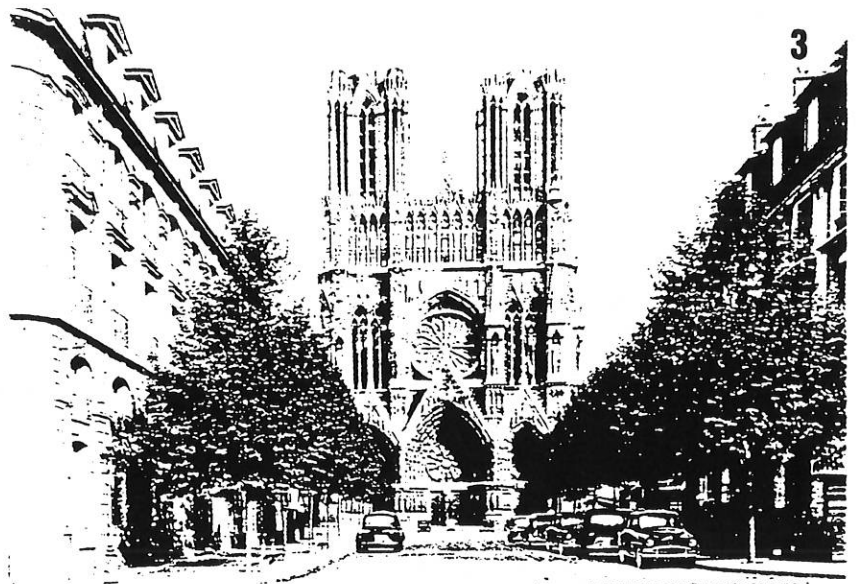
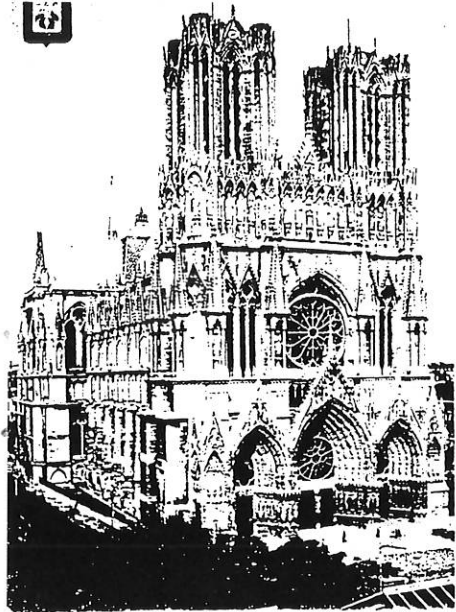
Aidez-nous à compléter l'annuaire !

A l'occasion d'un voyage à REIMS, notre grand ancien Marcel PUGIN (1933-1938), sans doute inspiré par la majesté de cette cathédrale chargée d'histoire, cathédrale dans laquelle Jeanne d'Arc, son étendard à la main, assista au sacre de son roi le 1er juillet 1429, a traduit son émotion en alexandrins.

C'est ce poème que nous reproduisons avec l'aimable autorisation de l'auteur.

### A la cathédrale de Reims

Enchanté, je contemple avec piété filiale  
 Du sacre de nos rois la noble cathédrale.  
 Deux François, trois Henri, maints Charles et Louis  
 Pour la sainte onction foulèrent ce parvis.  
 Mais j'évoque d'abord, hommage de mémoire,  
 L'antique baptistère, haut lieu de notre histoire.  
 J'imagine Clotilde et le peuple exaltés,  
 Patrices et prélats, à ce rite invités,  
 Les tentures partout, le parfum de l'encens,  
 Les cierges par milliers, buissons incandescents.  
 Et voici que Rémi, versant l'eau qui rédime,  
 Et de Clovis oignant le front, ainsi s'exprime:  
 " O roi, noble Salien, dépose tes colliers,  
 Fais le bien, non le mal ". Et trois mille guerriers  
 Sont aussi baptisés. Cet exemplaire geste  
 Montra le vrai chemin. Grégoire nous l'atteste.  
 A l'humble monument de vastes cathédrales  
 Succédèrent. Le feu, les guerres infernales,  
 La vétusté, mirent à bas ces constructions,  
 Témoins de notre foi. Alors maîtres-maçons,



Bâtitseurs, passionnés pour l'oeuvre sans pareille,  
Conjurèrent le sort fatal et la merveille  
Enfin surgit du sol; tel le phénix, oiseau  
Fabuleux, de ses cendres renaît, jeune et beau.  
O sublime façade, enfant de cette terre,  
Hosanna triomphal. Alleluia de pierre,  
Bible ouverte à nos yeux, comme un riche armorial,  
De nos deux Testaments offrant le Mémorial,  
Rois solennels ornant la haute galerie,  
Trumeaux, gâbles, portails, pure géométrie,  
Puissantes tours, rosaces aux multiples feux,  
Miroir du Paradis et de ses Bienheureux!  
Dans ce monde de pierre où tout semble revivre,  
Le céleste message, ainsi que dans un livre,  
Est inscrit pour toujours. Ange venu des cieux,  
J'accueille avec honneur ton sourire radieux.  
De Dieu et de nos Rois mon esprit se réclame.  
O merveille de Reims! O Vierge, Notre Dame!

9. 16 juillet 36

M. Pugin

## MAITRISIEN DE 1914 A 1918



*Marc GLORIOD, 93 ans, habite LANANS (Doubs) depuis son départ en retraite en 1968. Il est le plus ancien élève de la Maîtrise. Ayant conservé une excellente mémoire, une lucidité parfaite et une bonne élocution, il a bien voulu évoquer pour le bulletin de Noël la période cruciale : 1914-1918.*

Question : Marc GLORIOD, vous êtes le doyen des anciens de la Maîtrise. Quand êtes-vous entré au séminaire ?

Réponse : *Je suis entré à Pâques 1914 en classe de 5e. J'étais le seul nouveau de la classe. J'avais 11 ans, puisque je suis né le 1er janvier 1903. Mon père était cultivateur à SERVIN (Doubs) et j'avais 7 frères et soeurs.*

Q : Qui avait programmé cette entrée au séminaire ?

R : *Jusqu'à 9 ans et demi, j'avais été à l'école primaire de SERVIN où enseignait un instituteur formidable M.STEIN. J'étais attentif et bon élève et M.STEIN affirmait que je devrais continuer mes études. De plus, le curé de JOUGNE était un cousin de ma mère et il persuada mes parents de me prendre auprès de lui, à la cure de JOUGNE. C'est ainsi que je me retrouvai dans un presbytère de décembre 1912 à Pâques 1914. L'abbé MAUVAIS mit à ma disposition des grammaires et des livres de latin et de grec dont j'appris les premiers rudiments. Et, en accord avec mes parents, il fut décidé que je serais maïtrisien à la rentrée de Pâques 1914.*

Q : Où étaient alors les bâtiments de la Maîtrise ?

R : *Au 9 rue de la Convention, comme maintenant. Mais seul existait à ce moment le bâtiment central, celui qui regarde la cathédrale. Les bâtiments actuels des cuisines et du réfectoire n'existaient pas.*

Q : Quelle était l'importance du séminaire ?

R : *Il y avait au total 60 élèves, répartis en 6 classes de la 6e à la 1ère. Les cours étaient donnés par des professeurs de Saint-Jean et avaient lieu dans les classes de ce collège. Le supérieur était le P. Auguste BRUNE, un excellent musicien. Parmi les professeurs, je citerai le P. PREMAS en 1ère, le P. JACQUEMARD en 2e, le P. CHEVENEMENT en 4e et le P. CATTET en math.*

Q : Avez-vous souffert des restrictions durant la guerre ?

R : *Pas trop durant les 3 premières années, car mes parents me faisaient parvenir des colis. Nous n'avions pas de café au lait le matin, mais une sorte de café noir avec du pain sec. En 1918, nous avons commencé à souffrir des restrictions : on nous servait des gaufres et je me rappelle que, de temps à autre, des militaires en garnison à BESANCON nous refilaient des boules de pain qu'ils avaient en surplus.*

Q : Chantiez-vous à la cathédrale ?

R : *Oui. Nous n'avons jamais cessé de chanter à la messe du dimanche et aux fêtes. Pour ma part, j'ai été soprano, puis alto. Et en 1914, au 3e trimestre, j'ai fait ma communion solennelle dans la chapelle du collège Saint-Jean.*

Q : Et la guerre, en aviez-vous des nouvelles ?

R : *Il faut distinguer le séminaire et la maison paternelle. A la maison, durant les vacances, j'entendais souvent parler de la guerre, car 4 de mes frères étaient mobilisés. L'aîné fut tué en septembre 1914 dans les Vosges ; un autre de mes frères fut tué en 1917 et un troisième fut gazé. Chaque semaine, on apprenait la mort au champ d'honneur d'un voisin, d'un parent, d'un ami.*

*Au séminaire, les professeurs ne nous disaient pratiquement rien. Mais l'un des professeurs de Saint-Jean, le P. Arthur VERCHOT, avait été mobilisé comme aumônier et revenait en permission deux fois par an environ. A son arrivée, il faisait une causerie devant toute la communauté réunie dans la salle d'études et nous donnait des nouvelles du front, je devrais dire des divers fronts. C'est ainsi que nous entendîmes cet excellent orateur décrire les opérations de Champagne en 1915 ( avec de grosses pertes de notre côté ), de Verdun, de la Marne, les offensives allemandes. Le P. VERCHOT, en fin d'année 1917, avait une grande crainte : qu'après la cessation des hostilités sur le front russe, les allemands ne dégarnissent l'Est pour ramener des troupes à l'Ouest et créer un déséquilibre des forces à notre détriment. Ce qui aurait pu arriver si l'intervention américaine en 1918 n'avait été décisive.*

Q : Comment s'est passé l'armistice du 11 novembre 1918 ?

R : *Ce n'est pas à la Maîtrise que j'ai appris la nouvelle de l'armistice, mais à FAVERNEY. En effet, après avoir réussi mon Bac 1ère partie en juin 1918, j'ai quitté définitivement le petit séminaire en juillet 1918. Et en octobre, j'entrais à FAVERNEY. Le 11 novembre 1918, le supérieur, le P. VOURRON nous a rassemblés et, de sa voix rocailleuse, nous a appris sans emphase que l'armistice était signé et que la guerre était finie. Pas de jour de liberté, pas de sortie, pas de fête, pas de gueuleton... Le train-train quotidien...*

*A propos du P. VOURRON, il m'avait appelé en cours d'année pour m'annoncer une autre nouvelle : la mort de l'abbé MAUVAIS, cousin de ma mère et curé de JOUGNE, mon mentor des jeunes années. Et avant de partir en vacances de Pâques 1919, il me convoqua de nouveau dans son bureau et*

me dit à brûle-pourpoint : " A la rentrée, vous resterez chez vos gens !" C'est ainsi que je n'eus pas à prendre de décision : le P. VOURRON, sans doute témoin de ma " tiédeur ", me renvoya en cours d'année à la maison.

Q : Après FAVERNEY, quel a été votre cheminement ?

R : Il n'y eut pas de 2e bac. Jusqu'au départ pour le service militaire en 1923, je travaillai à la ferme familiale. Je remplai comme opérateur dans le Service Géographique des Armées. Mobilisé en 1939 au service topographique du 10e corps d'armée, je fus démobilisé après la débâcle de juin 1940. Je suis resté dans ce service topographique des armées jusqu'à ma retraite en 1968, année où je me retirai à LANANS.

Pour être complet, je vous précise que je me suis marié en 1931, que j'ai 5 enfants, 10 petits-enfants et un arrière-petit-fils. Lorsque je le pouvais, j'allais à la chasse et aux champignons. Mais j'aime aussi beaucoup les mots croisés et la lecture, surtout des revues politiques.

Q : Quel souvenir gardez-vous de votre séjour à la Maîtrise ?

R : Un excellent souvenir malgré la période troublée. J'avais de bons amis, dont Marcel TROUILLOT, Robert BESANCON, de VAIRE-LE-PETIT, Albert LEDENTU et VERNEREY, de SERVIN. Et aussi MIGUET, CHARROT, VERRIER, MAREY, etc...

Q : Avez-vous des anecdotes à nous raconter ?

R : Il m'en revient deux. En 1916, un avion allemand survola BESANCON durant la nuit, mais sans bombarder. Repéré, il provoqua le hurlement des sirènes et un brouhaha monstre au dortoir et dans les couloirs. Le lendemain, notre professeur de lettres nous donna une narration à faire sur le sujet " l'avion allemand durant la nuit ". Je décrivis donc ce qui m'avait frappé et c'est ainsi que, sous ma plume, le P. JACQUEMARD " courait, affolé, en chemise de nuit, dans les couloirs ". L'ayant appris, l'intéressé me manifesta, en privé, son profond mécontentement !

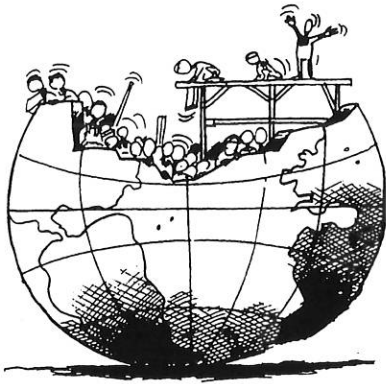
Un autre souvenir à propos du P. PANIER, supérieur de Saint-Jean. Le P. BRUNE était d'avis de " chômer " pour la Fête du Sacré-Coeur ; le P. PANIER n'était pas d'accord et le fit savoir " Il n'y a qu'un maître ici et c'est moi ! ".

*C'était le récit de la vie quotidienne à la Maîtrise de BESANCON de 1914 à 1918 par un des derniers témoins.*

*De la part de tous les anciens, sincères remerciements et félicitations à notre Doyen, Marc GLORIOD.*

\* \* \* \* \*





# A la RENCONTRE de nos FRÈRES PALESTINIENS

*"Les pèlerins qui viennent en Terre Sainte sont une partie de notre diocèse à Jérusalem. Ils viennent pour prier et montrer la solidarité de l'amour chrétien vis-à-vis de tous les habitants de la Terre Sainte"*  
Mgr M. Sabbah, patriarche latin de Jérusalem.

## Des pèlerins, non des touristes

Nous sommes 25, tous engagés dans l'Animation Missionnaire, venant des 4 coins de France : pas des touristes mais des pèlerins désirant retrouver le visage humain de Jésus en visitant les lieux mêmes de son existence terrestre, des délégués de nos communautés allant à la rencontre d'autres communautés chrétiennes de Palestine. Nous vivons dès le départ, l'actualité des territoires encore récemment occupés par

fraternel : cela va se concrétiser au cours de célébrations à Voujeaucourt, Bart, Bavans et Dampierre par des messages, des signatures, des étoiles dessinées par les enfants, des prénoms ...

Je range ce précieux document, ce message fraternel à l'adresse des chrétiens de Palestine.

## A la rencontre de nos frères

A Zabbabde : Quel accueil ! Quel enthousiasme ! repas fraternel puis séance de danse par les élèves de l'École Chrétienne.

A GAZA : La bande de GAZA est d'actualité ... "Le processus de Paix est engagé". Le mot "processus" signifie plus "commencement" que "changement et plénitude" : ce territoire de 40 km sur 10 où s'entassent près d'un million de personnes (35 % sont encore dans des camps de réfugiés). La situation économique est plus que précaire. Les jeunes partis à l'étranger ne sont guère tentés par le "retour au pays" pour accroître le nombre de chômeurs (de 50 à 60 % de la population). Bref, c'est la misère dans la dépendance du bon vouloir d'Israël.

Le père Manuel qui nous accueille, résume bien la situation : **"Nous sommes libres mais encore en prison"**. Le partage qu'il a fait à Noël de sachets de riz aux plus démunis a été sa joie ... mais demain, qu'en sera-t-il ?

Le message d'amitié que je lui apporte, au nom de nos communautés, le touche beaucoup : **"GAZA vous aime et prie pour vous"**. Grâce à lui, nous avons prié chez les Petites Soeurs du Père de Foucault et nous avons visité des familles : là encore, une confiance folle en l'avenir.

La visite de Madame ARAFAT va droit au cœur de ce peuple de misère mais si elle venait pour nous, n'était-ce pas pour nous transmettre un message :

**"de la Terre sainte libérée, je vous souhaite une très bonne année pleine de bonheur et de joie"**.

Soha Arafat (Gaza - 30.12.95)

J'y vois aussi un appel riche de noblesse et de dignité.

GAZA ne pourrait-elle pas être au programme de nos solidarités et JÉRUSALEM un signe de rencontre internationale et de Paix ?

Pierre VITTE



Réponse de Madame ARAFAT à notre message fraternel

Israël : Jéricho, Gaza, et surtout Bethléem qui vient de célébrer Noël dans la joie de la libération et dans la paix.

Le projet de se rendre à Gaza nous rendaient perplexes : cela deviendra un appel de la minorité chrétienne de Palestine et pour nous, un devoir. Devant les images de joie délirante données par la télévision, avant et pendant Noël, je me sens porteur d'un message

Nous étions attendus et quelle joie de chanter ensemble : "Si tu savais le don de Dieu". Nous nous sommes répartis dans différentes familles.

Quelle pauvreté, mais quelle joie et quelle confiance : nous mettons tout cela dans la célébration de l'Eucharistie ; l'arabe avait bien sûr la place essentielle mais nous avons pu traduire notre foi et notre merci par des chants en français.

NDLR : Pierre VITTE aux côtés de Madame ARAFAT !  
Il nous étonnera toujours ! Nul doute qu'il a un grand avenir  
comme nonce ou légat !

## PELOUSEY : LE RENDEZ-VOUS DU SOUVENIR



*Esquisse de Maurice BOLARD*

C'est bien connu : l'homme aime revenir sur les lieux de son enfance ou de sa jeunesse ! Surtout si, dans ces lieux, il a vécu de beaux jours, connu de bons amis ou assisté à de mémorables événements.

Pour les Maîtrisiens de l'époque 1939-1941, c'est bien le cas. La première année scolaire, commencée après la déclaration de guerre, se termina, en raison de la débâcle et juste avant l'armistice de 1940, par le retour anticipé et précipité dans les foyers. La deuxième année s'écoula entièrement sous l'occupation allemande, dont le séminaire, éloigné de la ville, souffrit très peu.

Une période très troublée donc et qui a marqué l'histoire de la France. Mais le grand air, la vie à la campagne, un espace vital très agrandi, une bonne entente avec les professeurs et les élèves montfortains, une nourriture meilleure qu'à Besançon, un internat moins cloîtré, tout cela contribua à laisser aux Maîtrisiens d'excellents souvenirs du Château d'Uzel.

Au sondage de mai 1996 adressé à tous les adhérents de notre amicale, 33 anciens avaient répondu qu'ils étaient intéressés par un " pèlerinage " à Pelousey. Ce sont eux et eux seuls qui ont reçu des invitations, mais les radios et les journaux locaux ont aussi diffusé des annonces.

En définitive, 31 personnes ont participé à la journée du 11 octobre, à savoir :

- 16 maîtrisiens ayant séjourné à Pelousey ( dont 5 venaient pour la première fois ).
- 1 montfortain, l'ami Joseph GROSNIET.
- 5 maîtrisiens n'ayant pas connu Pelousey, mais curieux de découvrir l'endroit.
- 9 épouses ou accompagnatrices.

La réunion débuta par un excellent repas au restaurant gastronomique bien connu La Bergerie à Pouilley-les-Vignes. Puis Jean-Marie BROCARD, responsable du Centre ADAPEI de Pelousey, que nous ne saurions assez remercier pour son amabilité, nous accueillit au château. Là, travaillent 66 jeunes handicapés, encadrés par une dizaine d'adultes.

La visite dura plus d'une heure. On nous montra d'abord les installations et la chaîne d'abattage et de conditionnement des poulets et des cailles, installations et appareils tout à fait modernes et fonctionnels et d'une propreté méticuleuse. Pour cette visite, nous avons tous revêtu des blouses blanches et coiffé des calots blancs qui nous faisaient ressembler à des infirmiers. En période normale, l'établissement abat et conditionne 500 poulets par semaine, mais beaucoup plus aux approches des fêtes, par exemple Noël.

Ayant déposé blouses et calots, nous avons continué la visite, mais à présent des lieux que nous avons connus. La chapelle est désaffectée, mais inchangée ; au rez-de-chaussée, là où étaient cuisine, réfectoire, salles de classes et d'études, on retrouve les murs, mais certaines cloisons ont été abattues ou déplacées ; les escaliers ont été démolis et on ne peut accéder aux étages que par le couloir et l'escalier du bâtiment au fond de la cour ( celui où était la chapelle ). On retrouve ainsi les anciens dortoirs du premier étage. Comme ils paraissent grands quand ils sont vides ! Certains anciens ont dormi plus de 500 nuits dans ces dortoirs...Quant aux dortoirs du 2e étage, il est impossible d'y accéder, car l'escalier n'existe plus.

En conclusion, le bâtiment des classes et des dortoirs a été totalement transformé et agrandi au rez-de-chaussée et il est en cours de modification aux étages. Le bâtiment où était la chapelle n'a pas subi de gros changements, mais ils sont prévus. La cour a été rétrécie, les maisons des soeurs et des sourds-muets sont toujours debout mais semblent atteintes par la limite d'âge. La partie gauche de la cour principale a subi de profondes transformations et les WC ont été détruits.

Une salle de restaurant, vaste et fonctionnelle, sera bientôt terminée. On pourra donc venir au chateau d'Uzel et se fournir en poulets ou en produits fermiers ! On pourra s'y restaurer et les anciens plongeront dans leurs souvenirs.

Après le Val-Sainte-Marie, Pelousey...Nostalgie, quand tu nous tiens !



*Les anciens en visite à Pelousey le 11/10/1996.*

## SCENES DE LA VIE MAITRISIENNE

Pour la première fois, un ancien de l'ère LEDEUR a pris la plume pour évoquer de savoureux souvenirs. Que Daniel MESNIER (1952-1960) soit vivement remercié ! Et que son exemple soit suivi !

**COQUIN DE VICAIRE** : Je revois le facétieux vicaire de la cathédrale chargé d'annoncer le déroulement de la procession des Rameaux " en passant par le derrière des soeurs ".

**LE LAPSUS DU CARDINAL** : Le Cardinal RONCALLI - futur pape JEAN XXIII - était venu pontifier à Saint-Jean et son sermon en mauvais français accentué à l'italienne comportait cette phrase mémorable " Ma mère a fait un voeu ( prononcé veau ) et me voilà ! "

**LES BINOCLES DU CELEBRANT** : On racontait qu'à une bénédiction du Saint-CHREME, le P. BERTHET, en soufflant en croix sur un vase, avait laissé tomber ses binocles dans l'huile sainte devant les servants pliés en deux de rire.

**LES FINALES DU CHANOINE** : ce petit chanoine traînait sur les finales du Dominus vobiscum, de l'Ite missa est, etc...et les séminaristes rivalisaient de longueur dans leurs réponses " et cum spiritu tuooo", ce qui rendait furieux le P. SARRAZIN.

**LES JAMBES DU CHANOINE** : encore ce très rond et tout petit chanoine. A Vêpres, nous installions un banc long et haut face à la grande nef de la cathédrale, bien en évidence derrière la table de communion aux portes ouvertes. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Je le revois flanqué de deux séminaristes (type asperges), genoux relevés, qui balançaient les jambes à son rythme, et nous, sur l'estrade latérale, généralisant la mimique sur nos chaises basses d'église, sous les regards amusés ou désapprobateurs des bonnes soeurs des premiers rangs.

**LEGENDE OU REALITE** : Les anciens racontaient qu'à la fin d'une ordination, notre petit chanoine avait raté la première marche en descendant de l'autel et avait roulé jusqu'au pied des marches, perturbant ainsi le recueillement général.

**L'ENCENSOIR DU "GRAND BRISARD"** : Je me souviens du grand BRISARD qui n'avait pas donné les trois coups d'encensoir rituels à un chanoine, lequel s'était plaint au P.LEDEUR. Le dimanche suivant, mon BRISARD se place devant le chanoine, marque une pause appuyée, fait une très profonde révérence, et vas-y que je t'encense sans interruption jusqu'à ce que le chanoine piaffe de colère, et re-profonde révérence pour la plus grande satisfaction des séminaristes à la limite des applaudissements. BRISARD eut droit, le soir, à un " grand benêt " de la part du P; LEDEUR et le fleuve avait repris son cours...

**AH ! LA CATHE** : Je me souviens des émouvantes cérémonies de la Passion avec nos répons de chorale à 4 voix, les merveilleuses litanies du P; SARRAZIN, des oeuvres chorale et orgue ( j'en ai accompagné quelques-unes ).

**ET LE P. LEDEUR** : Il n'avait pas son pareil pour nous ouvrir au domaine culturel. Aux Jeunesses Musicales, nous avons vu et entendu des orchestres fabuleux ; il y a eu le Ciné-Club. Et du théâtre, de grandes oeuvres avec ici ou là, un souvenir cocasse : Andromaque se prenant les pieds dans les tapis ; un gars de Saint-Jean éternuant sans retenue au milieu de la tirade d'Oreste...

Peut-être d'autres souvenirs me reviendront-ils !

Avec ce retour dans le passé, je constate que j'aimerais revoir certains visages, certains lieux...Mais Alès est à 470 km de Besançon. Enfin ! Qui sait ? Un jour, peut-être...

D.MESNIER

Mademoiselle Denise VALZER, notre seule et unique " ancienne ", a été, durant de nombreuses années, la collègue et collaboratrice du P. Raoul MOUGIN, ancien élève de la Maîtrise, puis professeur, un " supercrack " en math. et sciences. Pour le bulletin de Noël, elle a bien voulu évoquer sa mémoire. Nous l'en remercions vivement.

## Le Père Mougin (1914-1993)

*Qui ne peut plus "m'engueuler" quand je parle de lui*

Né au Russey le 8 juin 1914, il vit d'abord à Maîche où ses parents tiennent un café. Gamin, il joue avec Florin Callerand, à qui il reste très attaché. A sa demande, il fera la sonorisation de la Roche d'Or, une parmi tant d'autres ! Puis il vient à Besançon, avec ses parents, qui sont d'abord concierges à l'école de l'arsenal, avant d'habiter au 51 de la Grand Rue. Fait-il alors la connaissance d'étudiants russes avec lesquels il travaille ? Je ne saurais l'affirmer avec certitude. Il sert chaque matin la messe à la clinique Clermont où sa tante, religieuse de la Charité et infirmière, assiste le docteur Tisserand, le chirurgien d'alors, en salle d'opération. Cette tante, la sœur Marie, très compétente, est très exigeante, pour elle-même et ceux qui travaillent avec elle. C'est d'elle sans doute que son neveu a hérité ce caractère.

Puis il entre au petit séminaire de la Maîtrise de Besançon. Les cours de sciences sont donnés à Saint-Jean par monsieur Fritsch, frère marianiste, très compétent, dévoué, et déjà préoccupé par le problème du matériel, indispensable pour l'enseignement des sciences physiques. Dans la partie qui sépare son bureau de la salle de cours, il perce un trou, pas très circulaire... mais qui maintient la communication entre lui et ses élèves. Je l'ai vu bien longtemps après. Raoul Mougin est un élève brillant qui travaille et suit très bien. Il passe certaines de ses vacances chez son grand oncle, l'abbé Billot-Morel, (je crois ?) curé d'Hérimoncourt, déjà curé "d'avant-garde", si l'on en croit ce que rapporte son neveu : lors d'un de ses assez fréquents voyages à Paris, il serait même allé aux Folies Bergères, pour savoir ce que c'était... L'usine Peugeot est alors en plein essor... Y a-t-il travaillé, c'est ce qu'il aurait laissé supposer à un de nos anciens élèves. De son grand oncle, l'abbé a hérité d'un gros chapelet noir dont il m'a fait cadeau... Pour lui, ça ne volait pas assez haut. Pour moi, c'est autre chose, je suis fidèle à mon chapelet quotidien. Des amis de l'abbé Bigeard, de la haute bourgeoisie bisontine, me disaient récemment - la dame notamment - que madame Mougin, la mère de l'abbé, qui habitait seule rue d'Anvers, dans la maison Painchaux, juste à côté des Ursulines, était une brodeuse très talentueuse. C'est, me rapporte-t-elle, Madame Mougin qui a brodé tout son trousseau. Elle aimait aller chez cette femme à l'œil vif, dont le visage s'illuminait dès qu'on lui parlait de son fils. C'est de madame Mougin que je tiens ce qui suit :

*Comme les douze autour du Seigneur,  
Ils seront douze, les vœux de mon cœur :  
Santé dans la fraîcheur,  
Beauté en splendeur,  
Energie avec vigueur,  
Amour avec ferveur,  
Amitié avec chaleur,  
Joie en grandeur,  
Travail avec ardeur,  
Fiscalité sans heurts,  
Existence en douceur,  
Route pleine de bonheur,  
Longévité sans noirceur,  
Avec la Paix en hauteur.*

Raoul rentre ensuite au séminaire de Favorney. Ce sont déjà les restrictions. La vaste maison est mal chauffée. Il y tombe malade, une otite d'abord, puis une mastoïdite dont il souffre beaucoup. C'est néanmoins par le train qu'il vient à Besançon pour être soigné puis opéré.

En 1939, c'est l'ordination, la première messe célébrée à Saint François Xavier, la paroisse de sa mère.

C'est à Besançon aussi qu'il fait son service militaire, à l'intendance, place Jean Cornet. Il y est secrétaire d'un agent militaire, monsieur Gremillard, avec lequel il se lie d'amitié et qui lui demande des leçons de maths pour son fils.

Puis c'est la guerre. Au début de l'Occupation il part en "zone libre" en revient, passe au péril de sa vie et grâce à la complicité d'un militaire allemand, la ligne de démarcation.

Divers événements graves ont marqué, dans ces temps troublés, son existence. En 1940 son jeune frère, engagé volontaire, est blessé. Transféré dans un hôpital de l'arrière il peut recevoir la visite de l'abbé. Il ne survit malheureusement que peu de temps à ses blessures. C'est aussi à cette période que ses parents subissent un grave accident. Sur le chemin des Tilleroyes, alors qu'ils reviennent d'une visite à l'abbé, un camion se lance contre le mur qui borde la propriété des Montrichard. Le mur s'écroule sur monsieur et madame Mougin les blessant grièvement. Monsieur Mougin, ancien combattant de la Première guerre, lors de laquelle il avait été gazé et fait prisonnier, est touché plus sérieusement que son épouse.

L'archevêché envoie ensuite le jeune prêtre à Paris, à la Catho, pour y étudier les maths. C'est une des périodes heureuses de sa vie. C'est l'Occupation, mais ce sont aussi des concerts de grande et belle musique. Évidemment, il continue à suivre des cours de maths. Il est vite repéré... On l'a même rencontré dans Paris, accompagnant de Broglie. On lui propose de devenir professeur et même directeur de la Catho. Mais son grand ami, Lucien Ledeur, alors directeur de la Maîtrise, lui écrit : « Raoul, il n'y a plus de prof de maths et de sciences physiques - il faut que tu reviennes... » Et il revient pour enseigner les maths et les sciences physiques aux petits provinciaux de la Maîtrise et de Saint-Jean, Monsieur Fritsch ayant été rappelé par sa congrégation. Il continue de suivre des cours d'astronomie à l'observatoire. Là encore il refuse un poste de directeur, là encore il renonce.

J'étais alors prof de sciences à Sainte-Ursule. En physique, nous n'avions pour tout matériel que deux machines électrostatiques, celle de Graham et celle de Wimshurst. En tournant énergiquement les plateaux frottaient l'un contre l'autre... et on voyait des étincelles... En chimie, la religieuse infirmière nous récupérait tous les petits flacons de médicaments vides, qu'après avoir soigneusement nettoyés et rincés, nous allions porter chez monsieur Prost, le pharmacien du coin de la rue d'Anvers, qui les remplissait complaisamment des précieuses solutions.

Or je savais qu'à Saint-Jean, un abbé Mougín dont la réputation était déjà solidement établie, faisait beaucoup mieux. C'est pourquoi, un dimanche après la grand-messe, et surtout après avoir invoqué le Saint Esprit, je montai à Saint-Jean, et demandai un entretien au directeur à qui j'exposai ma requête : conduire mes élèves à Saint-Jean pour qu'elles profitent du matériel et surtout de la compétence de l'abbé Mougín. « Il est certainement au labo, me fut-il répondu, mais comment faire, faut-il que j'aïlle avec vous ou que vous y alliez seule ? - Il ne me connaît pas, dis-je - Tant pis, allez-y ».

Toute tremblante, je montai en salle de physique, frappai, entrai comme uné voix m'y invitait : montés sur les tables, deux abbés en soutane, bien sûr l'abbé Mougín et son ami, l'abbé Corotte étaient en train d'installer la classification de Mendeleef.

« Ah, c'est vous, je vous connais... Rappelez-vous, le Val de Cusance. » Il est vrai que, quelque dix ans plus tôt, mes parents, qui ne prenaient jamais de vacances, m'avaient conduite dans cet endroit charmant. J'y passai trois semaines, seule pensionnaire du petit hôtel restaurant, et me rendit chaque matin pour la messe à l'église distante de quelque 2 km. Le brave Curé d'alors, l'abbé Beauque m'eut vite repérée dans l'assemblée qui ne comptait que deux ou trois femmes. Il me dit un jour : « Mademoiselle, il ne faut pas rentrer à jeun, venez donc déjeuner avec moi. » Ce que je fis. Pour le remercier, mes parents vinrent à Cusance un dimanche. Il nous retint à dîner. Nous n'étions pas seuls. A table, en face de moi, un jeune abbé, durant tout le repas, sur une feuille blanche posée à côté de son assiette faisait des maths... j'en fus fort irritée. Quand bien plus tard, je le lui rappelai, il le nia farouchement... Ce fut notre première bagarre de langage...

Les présentations ainsi faites, je demandai donc à l'abbé Mougín s'il accepterait que mes élèves filles puissent profiter de son matériel et plus encore de sa compétence. Ce me fut accordé. C'est ainsi que, chaque semaine, nous montions à Saint-Jean où nous entrions par une petite porte, rue de la Convention, juste en face du buste de Duplain. Dans une vaste pièce, à côté de la grande salle d'études, nos élèves firent leurs premiers T.P. de chimie : l'une d'elles seulement reçut une goutte de  $H_2SO_4$  chaud sur le bras. J'espère qu'il n'en resta pas de traces, le jour de son mariage notamment ! A cette époque, il n'était pas question de mixité : une petite porte fut ouverte pour ces demoiselles. Vous savez, le problème du fruit défendu... C'est ainsi qu'un jour, un garçon fut pris par l'abbé, en cours de chimie, à regarder par le trou de la serrure les filles qui étaient à côté, dans la grande salle d'étude. L'abbé le saisit d'une main par l'épaule, de l'autre ouvrit toute grande la porte de la salle où travaillaient ces demoiselles, le poussa, le plantant devant elles en disant : « Eh bien regardez-les maintenant »... Pauvre garçon.

Cela dura quelques mois, jusqu'à ce qu'un jour je m'entendis dire : « Mademoiselle, j'en ai assez de faire le guignol devant vous et vos filles, il faut que vous participiez, en chimie du moins. » Je fus chargée des T.P. de chimie, dans une salle équipée par ses soins : tables de bois recouvertes de

téflon, comme paillasses, flanquées de grands éviers (ç'avait été une de mes exigences, j'avais trop souffert des dimensions ridicules de ceux de la fac), des tabourets fabriqués par le mari d'une de mes amies, monsieur Brandelet, et surtout, des centaines de petits flacons au nettoyage desquels monsieur l'abbé Nyault, fils spirituel du Père Mouglin, avait participé pendant une année. L'ensemble avait belle allure.

Remontons un peu dans le temps, à ses débuts (officiels) d'enseignant. C'est alors à Saint-Jean, dans l'amphi, qu'il fait ses cours aux élèves réunis de Saint-Jean et de la Maîtrise. Il n'y a pour commencer que très peu de matériel, problème qui le hante. Or dès la fin de la guerre, il s'est abonné à une revue allemande, la « *Physik* » où il découvre un jour l'annonce d'une session organisée pour les profs européens de sciences physiques, Europe aux limites assez floues pour que des enseignants égyptiens puissent y répondre. Il y va et m'y emmène. C'est en Allemagne, à Göttingen, petite ville universitaire qui, par miracle, n'a pas subi de destructions. Dans une grande salle, une centaine d'enseignants suivent des cours, donnés en allemand, que des expériences illustrent et nous permettent, malgré nos connaissances limitées de la langue orale, de suivre. Un certain Kurt Meyer, à la fois sympathique et d'une grande compétence, nous offrit en souvenir une belle image de Göttingen que je garde précieusement. Au-dessus du bâtiment où les cours avaient lieu, flottaient les drapeaux des nations représentées. Nous avions la fierté d'y avoir fait ajouter nos couleurs. La guerre venait de s'achever... et déjà nous commençons l'Europe. Les profs avaient d'ailleurs pour nous des attentions touchantes. Un matin à 8 heures, par exemple, l'un d'eux m'invita dans son bureau pour m'offrir un petit verre de schnaps...

De retour en France l'abbé se met au travail, plus résolu que jamais à ne pas faire de la *Kreide Physik* (physique au tableau noir)... avec des moyens financiers pourtant limités. Pour en donner un exemple : il fabrique une machine d'Atwood pour étudier la chute des corps. Aidé d'un de nos vieux amis, il se procure une planche en bois de quelque 4 m de long, s'installe dans l'une des pièces de la maison qu'avaient acquise mes parents, rue du Capitaine Faure. Pour la graduer et l'équiper, il fallait la maintenir sur le bord de la fenêtre ouverte car il n'y avait pas chez nous de pièces assez grandes. C'est ainsi qu'ils graduèrent la planche. Puis fut installé un petit clapet sur lequel étaient posés des poids : en tirant sur une ficelle rose, les poids tombaient, en tirant sur une ficelle bleue, ils remontaient. Ça marchait bien, soit, mais ce n'était pas suffisant. J'avais, entre autres missions celle, pénible, d'aller réclamer des subsides aux directeurs, éminents littéraires, auxquels suffisaient les bouquins et qui nous trouvaient bien exigeants.

Il ne s'en tint cependant pas là. Sachant qu'ailleurs il n'y avait rien, ou presque, il pensa et organisa un laboratoire inter-collèges, c'est-à-dire que les élèves de Saint-Jean, la Maîtrise, Sainte-Ursule, Notre-Dame et même, pour occuper nos samedis après-midi (!) ceux des jésuites de Dôle et celles des Augustins de Pontarlier venaient faire des T.P. au laboratoire. Il fallut bientôt trouver de nouveaux profs : Bernard Kieffer, un de nos anciens pourvu de tous les diplômes nécessaires, Martine Viardot, avant son mariage, mademoiselle Fulchiron, mon homologue de Notre-Dame, formèrent l'équipe. Ce n'était pas de tout repos... L'abbé cependant restait égal à lui-même. Ses appréciations sur les carnets scolaires étaient attendues des examinateurs du bac. Pour un élève plus doué pour les sports physiques que pour les sciences, c'était par exemple :



« Shooote bien du gauche ! » Pour les meilleurs : « Peut mieux faire. » En classe même, ses anciens élèves ont retenu – de la physique bien sûr – mais aussi ce qui leur a permis d'être ambassadeur à l'O.N.U. à New-York, ingénieur de haut rang au C.N.R.S... mais aussi très appréciés dans des emplois beaucoup plus modestes où ils se font remarquer par la qualité de leur travail.

Pour ne rien omettre, il me faut parler du Val Sainte-Marie, une des plus belles périodes de sa vie de prof. C'était pendant l'Occupation. La Maîtrise avait été réquisitionnée. Les élèves du second cycle partis à Consolation, ceux du premier se réfugièrent au Val Sainte-Marie, non loin d'Amancey avec leurs profs, notamment les trois amis, Mougín, Sarrazin et Corotte, dans une vaste maison appartenant à Madame Pommery (le champagne). Ce n'est cependant pas le luxe : la chambre qu'ils partagent est si exigüe que les trois lits côte à côte, en occupent toute la surface. Cette maison bien sûr n'était pas équipée pour loger une cinquantaine de gosses et leurs profs. Les trois amis notamment s'employaient à rendre possible le séjour et passent là ce dont ils gardent le meilleur souvenir : ils y travaillaient beaucoup, s'y amusaient aussi. La descente du "Mississippi", un ruisseau de Malans, était le sport favori. On y prit des risques... dont le supérieur ne sut rien, heureusement sans conséquences.

Il s'occupait aussi des élèves en dehors des cours et de leur préparation. C'était un homme universel. C'est ainsi qu'il organisa d'abord un club de musique où les élèves qui le souhaitaient pouvaient profiter de ses disques et surtout de sa compétence. Puis ce fut un club de photos. Il prenait et développait ou faisait développer par les élèves des prises de vue qui restent des chefs-d'œuvre. Il en a collé quelques unes dans un album (ou plusieurs). Quand je proposais de les montrer il me disait : « Si vous les montrez, je les kidnappe... » J'ai réussi à en garder un volume. Bien sûr, l'interdiction est levée, mais l'album m'est un précieux trésor.

Puis ce fut le retour à Saint-Jean, le laboratoire inter-collèges, mais certes pas le repos, ni la fortune... Pour être complète, je dois encore ajouter que j'ai débuté à Sainte-Ursule tout en préparant le P.C.N. "à 55 points", puis une licence ès sciences... A Sainte-Ursule, j'~~étais~~ étais presque chez moi, puisque j'y suis rentrée, sur les conseils de notre curé qui devint Mgr. Feltn, à l'âge de treize ans... jusqu'au jour où l'abbé Mougín vint chez mes parents, demanda à me voir et me dit : « Mademoiselle, il faut que demain matin à 8 heures vous soyez à Saint-Jean pour donner un cours de physique aux élèves de première. – Mais, monsieur l'abbé, je ne peux pas, je suis à Sainte-Ursule ! – Mademoiselle, répondit-il, c'est un ordre de l'archevêque. » C'était à l'époque Mgr. Dubourg, l'un des rares avec lequel il s'entendait bien... J'imagine alors comment cet ordre m'a été donné. La directrice de Sainte-Ursule, mère Marie-Augustin, mon amie, me dit le lendemain : « J'ouvrais mon courrier et c'est à minuit que j'ai trouvé la lettre de l'archevêque. » Bien que n'ayant pas fait vœu d'obéissance, le jour dit, je traversais la cour de Saint-Jean pour monter en salle de physique. Quelques jours plus tard, le directeur m'appelait dans son bureau : « Mademoiselle, me dit-il, lorsque je vous ai vue traverser la cour, j'ai eu très peur » – le Seigneur en effet ne m'a pas dotée d'une grande taille, dans aucun domaine, hélas, et ce n'est pas de l'humilité à crochets – « mais, poursuivit-il, je suis rassuré : tout à l'heure, quand je traversais la cour pendant la récréation, je passais près d'un groupe d'élèves et j'ai entendu dire ceci : "Eh bien dis donc, la miss, elle est encore plus vache que Mougín !" »

C'est que je n'avais pas une situation très confortable, devant moi, dans la classe en amphi, trente et un gars qui me semblaient démesurément grands ; derrière moi, le tableau que l'abbé avait avancé, cloison partielle entre la salle et son établi sur lequel le matériel électrique, électronique, mécanique et surtout l'indispensable fer à souder pratiquement toujours sous tension, étaient entassés dans un apparent désordre.

Cela cependant dura... un certain temps. A 62 ans, je dus abdiquer°. C'est vers la même époque que les maristes, qui avaient jusqu'alors la responsabilité de l'établissement, furent appelés à d'autres tâches. Monsieur l'abbé et monsieur Marcoux, qu'il estimait beaucoup – trois jours avant sa mort, parlant difficilement, c'est son nom qu'il prononça – assurèrent un temps la direction. Il eut encore d'autres activités, qui l'épuisèrent, et, à la suite d'une opération chirurgicale, dut se rendre à son tour et entrer dans la maison de retraite du clergé, l'ancien grand séminaire de la rue Mégevand dirigé par le Père Dubourgeois. C'est un autre abbé Mouglin que l'on connut alors, soumis au règlement sans jamais se plaindre, apprécié de tous ses confrères, du directeur, pour lesquels il avait beaucoup d'estime. Sa santé s'était bien altérée. Le médecin voisin, qu'il allait consulter tous les mois, lui ordonnait seize comprimés par jour qu'il absorbait avec la même conscience et rigueur que tout ce qu'il faisait.

Mais depuis quelques semaines, il était de plus en plus fatigué... Il souffrait surtout des jambes et ne pouvait rester longtemps assis. Il fallait que chaque soir il se couche à huit heures. Le matin, après la messe qu'il concélébrait avec ses confrères, il lisait beaucoup : il ne ménageait pas ses critiques, notamment au nouveau grand catéchisme. Il faisait encore des mots croisés. L'après midi, après une sieste devenue nécessaire, il venait chez moi, me proposait une petite promenade, dans la voiture qu'il devait à la générosité de nos amis de toujours, la famille Belot : le bois d'épeugney et les bords de la Loue avaient sa préférence. A 16 heures, il prenait une infusion de tilleul puis rentrait au grand sem.

Puis un jour, c'était en mai dernier, il fallut y renoncer. Au début de juin, dans la nuit du 8 au 9 il fut pris d'un œdème pulmonaire qui nécessita son transfert à la polyclinique Saint-Vincent. Les visites, dans le service des soins intensifs, lui étaient interdites, sauf pour quelques minutes et à tour de rôle, à son ami de toujours, le Père Sarrazin, venu de Pesmes et à sa vieille collaboratrice. C'est là que, le premier jour, je l'entendis dire, à travers le masque à O<sub>2</sub> : « Je demande pardon à ceux à qui j'ai fait de la peine ». Le lendemain, il respirait mieux. Je lui dis alors : « Monsieur l'abbé vos élèves – Non reprit-il, nos élèves – s'inquiètent de vous... – Oh ! stoppez, n'ameutez pas tout le monde ! » Mais son état s'aggravait. Il me fit alors un signe de la main et me dit « Au revoir ! – Non, lui répondis-je, à toujours, en bas et là-haut » Un de nos plus chers anciens, Jean Belot, journaliste à Télérama et dont la famille nous recevait princièrement, vint de Paris dans la nuit du 18 au 19 juin. Il monta directement à la clinique, lui prit le poignet, puis vint chez moi pour me dire : « Mademoiselle, je suis un messager de malheur, le Père

° Malgré un travail commencé bien avant la fin de ses études, Mademoiselle quitta ses fonctions avec une retraite des plus modestes... Difficile, dans certains cas, de préparer à la fois l'avenir de ses élèves et le sien. (Note du copiste).

Mougin vit ses derniers instants ». A 10 heures, le 19 juin, je téléphonai au Père Dubourgeois qui me dit : « Mademoiselle, le Père Mougin est mort ».

Les obsèques eurent lieu à Saint-Pierre le 22 juin. Beaucoup d'anciennes et d'anciens y assistaient. Il y avait même une famille de Vietnamiens bouddhistes à qui nous avons appris le Français et qui nous sont d'une reconnaissance émouvante. Le Père Mauvais, vicaire général, les concélébra avec une cinquantaine de prêtres. Monsieur Marcoux, par la voix du Père Voidey, lui rendit un bel hommage. C'est son grand ami, le musicien, l'abbé Sarrazin qui dirigea les chants puis fit l'homélie... Jean Belot, d'une voix chargée d'émotion, lut ce qu'il pensait de l'abbé Mougin, texte qu'il faudrait faire réimprimer tant il est demandé. Un bon nombre de nos anciens étaient présents. A la demande de Jean-François Robert, qui fut président de l'université, d'autres se rassemblèrent le vendredi suivant à Saint-Pierre pour une messe au cours de laquelle le Père Nappey, responsable qui fut pendant vingt ans son collègue à la Maîtrise, dit avec émotion ce qu'il ressentait.

Le Père Mougin a laissé des traces indélébiles. De là où il est, je suis sûre qu'il continue son œuvre. Qu'il m'aide à ne pas être trop indigne de ce qu'il fut pour moi et, comme l'écrit Hugues Antheaume, un de nos anciens élèves, qu'il me « pousse la porte par laquelle il est entré ».

Sa vieille collaboratrice qui pendant 45 ans a partagé son travail :

Mademoiselle Valzer

*(il ne m'a jamais appelée autrement !)*



**Abbé Maurice VINTER (1903-1996)**

Le P.VINTER à Pelousey en 1941

Avec Pierre CORROTTE et Jean SARRAZIN, Maurice VINTER restait le seul professeur ayant exercé avant la 2e guerre mondiale. Né à Beaucourt le 21/11/1903, c'est à Luxeuil qu'il fit son petit séminaire. Ordonné prêtre le 29/6/1926, il fut successivement professeur à Maïche, Luxeuil et enfin à la Maîtrise en 1937. Il y enseigna les lettres en seconde, puis en première après la disparition du P. VERCHOT.

Ce prêtre petit de taille, rond de visage et de corps, énigmatique derrière ses lunettes de myope, d'une humeur très égale, plein d'humour quand il le voulait, était un excellent professeur. Ceux qui l'ont connu en 2e se souviennent de ses cours de littérature : comme il savait faire découvrir et apprécier CORNEILLE et RACINE ! Ses tragédies préférées : du premier, HORACE, POLYEUCTE, NICOMEDE ; du second, PHEDRE, ANDROMAQUE, ATHALIE.

En 1954, l'abbé VINTER fut nommé chapelain de la cathédrale et aumônier de Béthanie. Il se retira à Beaucourt, son pays natal en 1977 et s'endormit dans le Seigneur à la maison de retraite de Delle le 28/3/1996 à l'âge de 93 ans.

**Abbé Gabriel MICHEL (1921-1996)**

L'abbé Gabriel MICHEL s'est éteint dans sa 74e année. Il n'était pas à proprement parler un ancien élève de la Maîtrise, mais nombre d'anciens l'ont connu à Pelousey, chez les Montfortains, de 1939 à 1941. Ordonné prêtre en 1949, il fut successivement curé de FERRIERE-LES-BOIS et de VAUCLUSOTTE, où il demeura 21 ans. Sa santé déclina en début d'année 1996 et il rendit son âme à Dieu le 10/10/1996, suivi de près dans la tombe par sa soeur Marguerite qui fut son aide au prêtre durant plus de 40 ans. Il avait rendu célèbre la crèche de Noël de l'église de VAUCLUSOTTE qui comportait une multitude de personnages souvent fabriqués par lui-même. Au séminaire, il était le boute-en-train de sa classe et le " latin de cuisine " qu'il employait à longueur de journée provoquait l'hilarité générale.

Gabriel MICHEL est inhumé dans son pays natal de MONTMAHOUX.

**Abbé Eugène HUGUES (1909-1996)**

Né à Vitrey (70) en 1909, il fut élève à la Maîtrise de 1920 à 1928. Ordonné prêtre en 1934. Sa carrière sacerdotale fut effectuée en dehors du diocèse. Aumônier de l'hôpital de LANGRES, il décéda à la maison de retraite Jean XXIII de cette ville le 11 mai 1996 à l'âge de 87 ans.

## Gaston MARGELIN (1921-1996)

*Etrange, mais belle destinée que celle de Gaston MARGELIN!  
A deux reprises, ayant gravi toutes les marches qui menaient à la prêtrise, il n'osa franchir le dernier pas. Incertitude quant à sa vocation ? Crainte de lendemains difficiles ? Lui seul le savait.*

*Né le 1er octobre 1921 à ROSET-FLUANS (25) dans une famille paysanne, il fit, après l'école primaire dans son village natal, ses études secondaires à la Maîtrise de 1934 à 1940, en fin desquelles il obtint son Bac A.*

*Durant l'occupation, il fit partie des Chantiers de Jeunesse, fut réfractaire au S.T.O. et résistant. En 1951, contacté par l'abbé VOGELE, il partit enseigner le français, le latin et la catéchèse à l'Ecole Saint-Pierre Fourier à GRAY. Il y resta 35 ans jusqu'à son départ en retraite en 1986.*

*Gaston MARGELIN, qui était resté célibataire, était un professeur rigoureux et méthodique, un homme secret et pudique, un éducateur visant à former " des têtes bien faites plutôt que bien pleines ". Il s'était retiré dans son village natal où il est décédé le 24 juin 1996 à l'âge de 74 ans.*

## Docteur Pierre SIMONIN (1906-1996)

*Pierre SIMONIN est né le 26/2/1906 à LE RUSSEY, dans le Haut-Doubs. Peu après sa naissance, sa famille s'installa à ORNANS où son père tenait l'Hôtel de France. Il fréquenta l'école primaire Saint-Michel à ORNANS, puis la Maîtrise de 1917 à 1923, enfin l'Institution Saint-Jean.*

*Il entra ensuite à l'Ecole de Médecine de BESANCON, où il logeait rue Moncey, chez son oncle le Chanoine SIMONIN. Il poursuivit ses études de médecine à PARIS et en 1934, présenta sa thèse sur le sujet suivant : " Les services d'hygiène en milieu rural ". Installé comme médecin à VERCEL de 1935 à 1956, puis à BESANCON de 1956 à 1979, date de son départ en retraite.*

*Il avait fait partie en 1940 du Comité de Résistance, ravitaillement et soins aux blessés.*

*Adhérent fidèle de l'Association des Anciens, le Dr Pierre SIMONIN est décédé le 18/10/1996 et inhumé à BESANCON.*

## Abbé Lucien GOGUEY (1910-1996)

*Lucien GOGUEY, né le 2 mai 1910 à FONTENOIS-LES-MONTBOZON(70), était fils d'agriculteur. Il fit ses études à la Maîtrise de 1922 à 1927. Ordonné prêtre en 1934 par le cardinal BINET. Vicaire à Saint-Ferjeux, puis à LAITRE, curé de FONTAINE-LES-LUXEUIL en 1944 et de SAINT-LOUP-SUR-SEMOUSE en 1947. En 1952, il prend en charge la paroisse de SAULES, puis en 1955 celle d'ORNANS. Il ne la quittera qu'en 1981 pour entrer à l'hôpital Saint Louis d'ORNANS dont il sera l'aumônier.*

*L'abbé Lucien GOGUEY était un fidèle de notre Association. C'est le 24 avril 1996 qu'il a quitté ce monde à l'âge de 86 ans.*

à Monique

25 XII. 95

Lettre aux anciens écrite par le P. Louis MORTEAU  
(1935-1941) natif de Cotebrune

Chers amis

Je dois être loin d'une mise à jour dans  
mes cotisations. Merci de m'avoir envoyé  
grand même ce no 10 si agréable à lire  
et si bien présentée. Bravo à votre  
comité de rédaction !

L'évocation du visage de ces deux copains  
qui ont quitté nos rangs cette année est  
impressionnante -

Plus l'âge arrive et plus reflue dans  
la mémoire le temps de ces jeunes années :

- Au moment des vacances une fois l'an  
je ne manque pas de grimper à la chapelle  
des Bois pour me recueillir sur le Tombeau  
de P. Debors - Dans une période difficile  
en 45 - il m'a laissé la porte ouverte  
pour m'échapper vers la mission de France

- En passant devant la cathédrale et  
l'ancienne machine - le cœur se met à  
batter plus fort - et pas seulement en  
raison de la décadence -

et les souvenirs se bousculent...

plus haut avec les ramparts de la Citadelle  
remontissent les échappées par les souterrains et  
les fourneaux (interdits) au pied des grandes  
murailles surplombant rivées. au regard de  
le rompre le cas -

Je retrouve aussi dans mon album des photos de  
Pelousey - avec le P. Verclès devant le portail du  
Château - et tout en guise de copains, dont  
j'ai pris les noms - ...

- Depuis 25 années déjà... je suis basé sur  
Chalette s/Loire. 15000 hab aux portes de Mâcon  
(avec 27% d'immigrés dans la population employée  
la plupart à l'école et Hôtellerie -  
Notre équipe de Pêcheurs amateurs a été basée en  
place par le P. Riobé -

à présent j'ai eu responsabilité le catéchisme  
et adultes. et le service de logement comme  
Conseiller municipal - Comme partout ici le  
chômage touche les femmes. (18%) et avec  
des problèmes. "de quartiers chauds" -

je aime beaucoup la F. Comp. - mais je ne me  
suis pas tenté d'y revenir - quand en  
cette une population on y trouve de nouvelles  
et profondes racines -

Quand j'étais le Bulletin de l'amical je  
découvre que nos vieux prof n'ont finalement  
pas si mal travaillé -

- Merci encore et tout mes amitiés  
en particulier à Pierre s' Hélie

- et Bonne route par 96 -

Ci-joint un chèque que vous remplirez  
pour ma contribution (n'ayant plus le tarif)

